

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 61 (1923)
Heft: 34

Artikel: Ne jurez point
Autor: Jean
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-218163>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 23.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

onna flasque por se pudra et onna catsetta por les capsules. L'ami Gueliautson, ao Carroz à Bossy l'appellavont Déloé, iré on tot malin po faire alla les dzeins. Se tegnai ao tiradzou dou flasques, iéna de bouna pudra, et l'outra pleina de granne dé raves. Adon quand on ami n'avai ran mé dé pudra por tserdzi, n'en démandavé à Déloé que l'ai baillivé la flasque à granne de raves. Vo vaidé la suité, lou tireu tzadzivé ein règle, bourré, ein ordre et zut ! ran dé coup ! et tot lou mondou recaffavé, vo pouidé lou craire.

Por onna fita, lou Tiradzou sara sti an onna tota bella, la vela sara enguilandye, les villhou coumeint les dzouenou vont passa dai balles zhaores au Stand por lou dernier yadzou, paut itrou ka les z'autoritas ne volliont pas mé iaissi teri contré Grandcor, du que avoué la novalle munechon les balles audrint canqué à Nautsaty et que cén porrai bailli totés sortes dé misères avoué les Britschons. L'est passa lou temps yo lou père Mottaz, cibare, n'avai ai cibés ran mé dé tacons por botzis les pertes et que faisait-te ? Ye botzive cau pertes avoué dai deints de lion et de la salette. A sti momeint on ne cognaisait pas lou téléphone et cein martsivé quand mimou, et la terre a adi veri !

Lou stand iré dein lou temps ao Bornalet, l'a failli lavi, à cause dao tzemir dé fer, adon Stand à la promenade, plianta dai sycomores, tot iré bin ein ordre et por stau poésons dé fusils perfeccchonnes fudra rédéménadzi. L'est fouteint. Et yo allâ ? derrai les z'Invuardes que diont. Et por menâ tot ci commerce, la cantine, les dix z'haores, lei poulets, et redescendre «les malles» vont construire on funiculare coumin à Territet que me peinsou. Tot de mîmou, gueux de progrès, on iré tant bin ao Stand dé la promenade.

Clliau tonnerres d'inventeurs dé pétairus perfeccchonnes farein bin mi de se cätsi et de no lassi tranquillamenteint baire la fina gotta de la commouna dézo les bi'z'arbres qu'avion plianta avoué tant d'amora lou présideint Vis-à-bois et son premi commis Daléa.

Ora quié dités vos braves z'amis, no né volien ran dé clliau jeux sportiques, inveinta per les z'Anglais qué faut se tordre lou mor por lé dere, no volien dai fites yo on est nature de tsi nos, yo on deince les villhes valzes coumunt noutrés pares et yo on bai sta bouna rosée d'Israël de noutrés ancêtres, sein compta les verres é à rebaille m'en mé !

PETIT COURRIER DU « CONTEUR »

A Odette. — Vos cheveux tombent, chère enfant ? C'est, évidemment, fort ennuieux. Je ne vous conseille pas de pommade mais, mariez-vous. Il n'y a que cela pour se faire des cheveux !

Gastronome. — Je suis de votre avis. La choucroute est bien meilleure quand elle est réchauffée. Faites-la cuire la veille.

A Louis M. — Voilà deux fois que vous m'écrivez au « Compteur ! » Ne serait-ce pas vous qui êtes « gaz », cher Monsieur ?

Théâtreux. — Son âge ? La couleur de ses cheveux ? Ajoutez une trentaine au premier et quelques milliers aux seconds. Et vous pourrez toujours prendre la moyenne...

Autophobe. — Des journalistes, en auto, vous ont écrasé un canard. Et puis après ? Ceux qu'ils vous donnent, les comptez-vous pour rien ?

Voyageur. — Certes, le tour du lac, à ce prix, est bien cher. Il y a un moyen plus économique : le faire à la nage.

Sportif. — La quatrième étape du Tour cycliste de Suisse ? La Yungfrau-Cervin !

Un Américain. — Pourquoi le « Lausanne-Echallens » ne va pas aussi vite que le « Canadian Pacific Railway » ? Probablement parce qu'il n'en éprouve pas le besoin, my dear.

T. S. F. — Vous avez enregistré « S. O. S. » ? Cela ne doit pas venir de chez nous car, renseignements pris, tous les vapeurs de la C. G. N. étaient rentrés, vendredi soir.

Léa. — Vous l'aimez, vous le lui avez fait comprendre et il n'ose rien dire ? Avez-vous essayé en espérant ?

Indiscrète. — Trop aimable, mademoiselle, mais, depuis trente-cinq ans, ma mamâne ne me laisse plus sortir, seul, le soir.

Mère indécise. — Mais, aussi, à quoi bon le martyriser avec l'orthographe. Achetez-lui donc une machine à écrire.

Anonymous. — Mes réponses vous laissent froid ? Eh ! par ces grandes chaleurs, c'est encore vous qui me restez obligé. p. p. c. H. Ch.

Description d'une balle.

Une balle, mon cher, mais à tout prendre c'est « Aurait dit le héros au grand nez retroussé » Un avis de décès qui fait un bruit d'abeille, Un atome qui veut nous masquer le soleil, Un ronflement d'où sort un éternel sommeil. Un stylo voyageur dont la pointe de cuivre Pose le point final... sur l'i du verbe vivre.

Cours pratiques.

Une jeune fille qui a passé de très brillants examens, dit à sa mère :

— Maman, j'ai fait de grands progrès dans mes études — je voudrais pourtant les compléter en apprenant encore la psychologie, la philologie, la physiologie, la paléontologie...

— Une minute, ma fille, interrompit la mère. J'ai arrangé pour toi un cours de soupologie, de bouillologie, de rapiécologie et de domesticologie... Et, pour commencer, mets ce tablier et nettoie la cuisine !

NE JUREZ POINT.

 E soir tombait sur le village, un beau soir d'août, tout crible d'étoiles ; le Jura dressait sa masse sombre, piquée çà et là de petites lumières qui indiquaient les villages et, sur le lac, une brise légère ridait la surface mobile.

Assis sur un banc, dans le jardin de la Cure, le pasteur Ami Roche achevait de fumer son cigare, tandis que nous buvions des rafraîchissements.

C'était l'heure calme, l'heure agréable et divine où, après l'écrasante chaleur de la journée, on sent comme une détente dans tout son être. L'heure où l'on fait un retour en arrière, vers les souvenirs qui s'effacent et qu'on raconte d'autant plus volontiers qu'ils sont déjà lointains.

Le pasteur Ami Roche ne se fit pas longtemps prier. Il ôta son chapeau, lissa lentement sa belle barbe blanche et commença son récit.

« Cela se passait il y a une quarantaine d'années. Je venais d'être consacré au saint ministère et j'étais pasteur d'une petite paroisse du Pays d'Enhaut. Représentez-vous une vallée resserrée entre de hautes montagnes, un torrent qui gronde perpétuellement dans des gorges profondes et des chalets égrenés partout sur les pâturages. Au centre, l'église, avec son clocher bas et son grand toit de bardeaux, tout près la maison d'école, puis la cure que seuls les contrevents verts et blancs, distinguait des autres chalets.

Durant l'été, je prenais des pensionnaires. Jeunes gens de bonnes familles, généralement, désirant passer les vacances d'été à la montagne. Je faisais de mon mieux pour les distraire durant les jours de pluie, mais, quand il faisait beau nous cheminions continuellement par monts et vallées. Le lac Lioson et le pic Chaussey, la Gumfluh, la Dent de Corjeon et le Vanil Noir étaient nos courses préférées.

Cette année-là, mes pensionnaires étaient tous partis depuis le quinze août, à l'exception d'un jeune Neuchâtelois de dix-huit ans, fougueux, entreprenant et décidé qui aurait volontiers passé toutes ses vacances la canne en main et le sac au dos.

Il s'appelait André. Il était grand, mince, bien musclé et, dans ses yeux bleus brillait parfois la flamme de la témérité et de l'audace. Il avait une telle avance, dans les sentiers de montagne que, malgré mon entraînement, j'avais peine à le suivre.

Au commencement de septembre, je lui dis un soir :

— Tenez-vous prêt pour demain, avant l'aube ; nous allons faire probablement notre dernière course de l'été ; cette fois ce sera au Vanil Noir.

A cinq heures nous étions debout. Le temps

de déjeuner hâtivement, de boucler les sacs, de saisir nos cannes et nous voilà partis.

Un peu de brume flottait au-dessus de la vallée, cachant le grand village de Château-d'Oex, encore endormi. Dans les prés, chargés de rosée, nous cheminions sur des sentiers bordés de barrières rustiques. De temps à autre, une porte à claire-voie donnait accès à un chalet où l'on entendait le bruit que font les vaches qui s'implacent. Dès qu'on a passé le Mont, on gravit le col pour s'en aller ensuite vers Paray dont la pointe est invisible. En face, dans un ravin, le torrent de Flendruz roule ses eaux grises. Un quart d'heure de halte au dernier chalet, juste le temps de boire un grand bol de lait chaud, d'échanger quelques menus propos sur le temps avec les fruitiers, après quoi, nous nous remettons en route.

Je marchais devant, portant le sac aux provisions ; mon compagnon venait ensuite avec toute une batterie de cuisine : lampe à alcool, assiettes émaillées, couteaux, cuillers, fourchettes, que sais-je encore.

Le soleil était déjà haut à l'horizon et l'arête du Vanil Noir paraissait toute rose. A mesure que nous montions, les cimes neigeuses, émergèrent une à une, victorieuses de l'ombre encore tapie au fond des vallées. Je m'arrêtai souvent, donnant à mon compagnon de route une explication, lui nommant un glacier ou lui indiquant une cime nouvelle. Je savais qu'en une petite heure nous arriverions au sommet aussi je ne me pressais pas.

Je dus m'arrêter pour fixer une courroie qui se détachait de mon sac ; André en profita pour passer devant moi. Libre enfin de toute entrave, sur le sentier ouvert devant lui, il s'en allait à grandes enjambées.

André, lui criai-je, n'allez pas si fort, nous avons le temps !

Mais il ne m'écouta pas. Ayant aperçu le sommet, il s'élança, alerte, comme un jeune chamois gravissant une arête. J'eus beau appeler, faire des gestes, crier, il ne prit pas seulement la peine de se retourner.

Fatigué par la montée, énervé par le sengséne de mon pensionnaire, je m'élançai néanmoins à sa poursuite en me promettant de le réprimander vertement pour sa désobéissance.

Par moment, je n'apercevais plus que sa tête qui émergeait au-dessus des rochers. Et il allait, il allait avec cette ardeur qu'a la jeunesse de vouloir atteindre rapidement le but et cette satisfaction d'amour-propre de pouvoir dire : « J'arriverai le premier ! » Il touchait le sommet. Déjà il posait son sac et se disposait à s'asseoir quand, brusquement, il fit un faux pas et glissa sur la pierre, polie en cet endroit. J'entendis un cri et je vis deux mains agrippées à la roche. Pour le coup, je m'élançai. Mon sac ne pesait plus à mes épaules et, en quelques enjambées, j'atteignis le sommet. Je dégagéai André de sa position périlleuse et me mis à l'admonester avec une verve que je ne me connaissais pas, d'autant plus que son sac était tombé contre la paroi rocheuse. On le voyait, ce sac, cent mètres plus bas, accroché à la pente, dans un endroit inaccessible.

— Comment pouvez-vous, dis-je avec véhémence, vous conduire de la sorte ! Vous n'écoutez personne, vous agissez à votre guise, comme si vous étiez libre de vous-même. Vous faites fi de mes recommandations, vous riez de mes menaces et vous vous moquez de moi !

Je devais être rouge de colère. Il m'écouta d'un air indifférent, ce qui eut le don de m'exaspérer.

Je fis un pas en avant ; mon pied heurta le sac aux provisions que je venais de déposer — le sac aux provisions qui, à son tour, roula dans l'abîme.

A ce moment, un énorme juron sortit de ma bouche. Et je crois qu'il aurait été suivi par d'autres si les éclats de rire de mon compagnon de course ne m'avaient rappelé à la raison.

Je ris à mon tour, mais mon rire sonnait faux. Il fallut redescendre. Continuellement je sentais le regard ironique de mon pensionnaire

peser sur moi et je me considérai comme diminué, amoindri, écrasé.

Quand les fruitiers de Paray apprirent notre aventure, ils rirent de bon cœur et nous donnèrent, à chacun, un morceau de leur pain noir, qui me parut meilleur que de la brioche. Nous avons diné dans la première auberge rencontrée, avec un peu de soupe, du bouilli et des épinards. Avant la tombée de la nuit nous rentrions au logis.

André partit trois jours plus tard. Ce fut, pour moi, un soulagement car, depuis la scène du Vanil Noir, une certaine gêne pesait sur nos relations. Je ne l'ai jamais revu. On essaya d'aller à la recherche de nos sacs, mais ce fut peine perdue. Quant à moi, depuis ce jour-là, je me suis promis de me dominer en toutes circonstances, et j'ai tenu parole.

Ayant achevé son histoire, le pasteur Ami Roche alluma un nouveau cigare. L'ombre grandissait autour du village et la brise légère faisait frissonner les feuilles du grand marronnier de la cour. Au-dessus des collines boisées, la lune dressait son disque d'or et ses rayons traçaient sur le lac une grande route d'argent.

Jean des Sapins.

EN BONNE VOIE

Un fonctionnaire municipal, qui fut bien étonné, c'est l'employé auquel un brave paysan, venu déclarer la naissance d'un enfant du sexe masculin, répondit tranquillement, lorsqu'on lui demanda le nom qu'il donnait à l'enfant :

— Piepape.

— Qu'est-ce que vous dites ?

— Je dis que je veux que mon garçon s'appelle « Piepape ».

— Où avez-vous pris ce nom-là ? Vous savez bien que l'état-civil n'enregistre que les noms rationnels et admis... Appelez, si vous voulez, votre garçon Eutrope, Exupère, Nicomède, Onésiphore ou Hilary, qui sont des noms de saints que l'on trouve dans le calendrier, mais je n'enregistrerai pas un nom de fantaisie...

— Mais ça n'est pas un nom de fantaisie... C'est justement le nom du saint du jour de la naissance du petit ! A preuve que nous l'avons pris sur le calendrier où on enlève une feuille tous les matins... Voilà la feuille, tenez !...

Et le brave homme tendait un papier à l'employé, qui lut : « Pie, pape ».

Tout s'expliquait, le bonhomme avait ingénieusement réuni le nom et la qualité du personnage !

— Je vais toujours mettre « Pie », dit le fonctionnaire du bureau des naissances... Et puis, si votre gosse devient pape, il l'ajoutera sur sa carte de visite !

LA HALLEBARDE

HISTOIRE n'est pas d'hier.

Deux Lausannois étaient en excursion dans le Valais. Un dimanche matin, dans un charmant petit village, aux chalets brûnus, ils assistent à la sortie de l'office. Tandis que les femmes, vieilles et jeunes, coiffées du coquet chapeau valaisan, se hâtent vers le logis où les attend le pot-au-feu, les hommes se rassemblent sur la place. Bientôt, sur le perron de la maison communale apparaît l'huissier municipal. C'est jour de mise publique.

Après avoir mis aux enchères deux ou trois parcelles de pré, une créance douteuse, quelques menus objets, l'huissier saisit une hallebarde, une hallebarde superbe, d'âge très respectable et qui est un vrai chef-d'œuvre. Un de nos Lausannois, grand amateur d'art et d'antiquités convoite ce joyau. Il le lui faut pour sa collection. Il s'avance dans le rang des miseurs.

L'huissier crie : « A 10 francs !... A 10 francs !... A 10 francs pour la première !... A... »

— 15 francs ! crie à son tour le Lausannois.

A 15 francs !... A 15 francs !... A 15 francs pour la première.

— 20 francs ! clame une voix.

— A 20 francs !... A 20 francs !... A 20 francs pour la première !...

Et la mise continue, le Lausannois surenchérit toujours. On atteint la somme de 60 fr. Tout le monde se regarde. Les braves montagnards, ahuris, se demandent qui donc peut être

cet étranger et le motif de son acharnement.

— A 60 francs !... reprend alors l'huissier dont la voix trahit l'émotion. A 60 francs !... A 60 francs pour la première ! (moment de silence). A soixante francs, pour la seconde ! (Nouveau silence, très impressionnant). A soixante francs pour la troisième !... Adjugé !

Le Lausannois, tout fier de son acquisition, a déjà sorti trois billets de 20 francs qu'il met dans la main de l'huissier.

Alors, le président de la commune s'approche et lui dit :

— Bonjour ce Monsieur. On vous félicite. A présent, on va aller dîner ensemble avec la Municipalité. Votre ami peut aussi venir. C'est la coutume. Et puis, c'est l'adjudicataire de la hallebarde qui paie le boire ; le vin est déjà tout prêt et il y en a encore à la cave.

— C'est entendu, répond le Lausannois. Il faut toujours respecter la tradition.

On banqueta joyeusement ; on trinqua fort et ferme. Puis l'heure du départ venue, l'heureux gagnant de la hallebarde s'en va vers l'huissier réclamer son bien qu'il veut emporter.

— Ah ! non, Monsieur, ce n'est pas à emporter. Ce que nous avons misé c'est le droit de porter la hallebarde le jour de la Fête-Dieu !

Ça fait que voilà !

L. B.

FRÈRE ET SŒUR.

Un peu de dispute ranime.

(J. Olivier).

*Va-t'en ! La sotte, la méchante,
Qui ne m'a rien dit ce matin,
Qui rit toujours ou qui chante,
Quand je suis à rêver sur un auteur latin.*

*Qui m'a versé mon écritoire
Et taché deux cahiers de vers,
Qui me répète — et s'en fait gloire
Que mes alexandrins sont tournés de travers.*

*Venez contempler votre ouvrage :
Je n'y vois plus dans ces cahiers.
Vous me transcrivez cette page
Qu'aviez-vous donc à voir, dans mes papiers ?*

*Vous n'aurez plus de mes vignettes,
Pendant un mois, vous m'entendrez.
Vous m'avez caché mes lunettes
Encor, je le devine — Et moi je veux des dés.*

*Que vous m'avez promis, mon frère
Outre l'album et le sonnet.
Vous me les donnerez, j'espère,
Ou je n'acheverai jamais votre bonnet.*

*C'est demain, je crois, votre fête ;
Soyez gentille et nous verrons.
Ensuite, une chose m'arrête
Si je vous demandais... le ferez-vous ? Voyons ?*

*Je copirai tous tes poèmes
Tous tes vieux cahiers barbouillés
Rondeaux, sonnets, ballades blèmes
Quatrains mal assortis et rêves embrouillés.*

*Tu me promets beaucoup de choses
Mais je demande moins de toi :
Donne-moi ton bouquet de roses
Et puis, petite sœur, écoute, embrasse-moi.*

Louis Favrat.



COQUINS D'ENFANTS

Un jour le bruit se répandit dans le quartier que la famille du secrétaire de chancellerie allait encore s'augmenter d'un treizième enfant par l'adoption d'une nièce orpheline ; et en effet quelques jours plus tard un fillette vêtue de noir, à l'air triste et doux, fit son apparition au milieu de la bande turbulente.

— Treize pour la douzaine, bon pieds et bonne me-

sure, avait dit l'employé en riant, et pas de frais de nourrice, c'est tout avantage ; qu'en dis-tu la vieille ?

— C'est si triste un petit oiseau tombé du nid ; heureusement qu'il y a encore place dans le nôtre.

— C'est de la folie furieuse, disait le professeur. on devrait mettre cet insensé sous tutelle ; qu'il fonde tout de suite un hospice d'enfants trouvés... douze enfants à nourrir du bout de sa plume et ne pas être satisfait ! Cet homme-là aurait dû naître au temps des patriarches ; dans notre siècle c'est un anachronisme vivant... après tout, cela m'est bien égal ; le premier droit de l'homme est d'être déraisonnable, et d'ailleurs c'est une fille... heureusement pour mes poires.

La fortune paraissait bien injuste à Mme Lefort. L'orpheline avait six ans et de grands yeux profonds ; des fenêtres du professeur on la voyait dans sa pauvre robe noire, timide, étonnée de tout le bruit des autres, n'osant encore se mêler à leurs jeux et, triste, regarder dans le vague comme attendant quelqu'un... — Ah ! si j'osais, se disait la femme du professeur, je la leur demanderais, peut-être me la donneraient-ils ; ils auraient pitié de moi et me feraient l'aumône de leur superflu... je pourrais rentrer dans mes bras cette petite figure si douce... d'abord je pleurerais avec elle, puis bientôt nous ririons. Ah ! oui, nous ririons. le jour nous cueillerions des fleurs, le soir elle aurait peur et alors je resterais près d'elle pour l'endormir ; elle me dirait « maman » comme je disais quand j'étais petite... Oh ! ce nom... il y a longtemps que je ne l'ai plus dit, et je ne l'entendrai jamais d'aucune petite bouche demandant un baiser...

Une semaine environ après l'arrivée de l'orpeline dans sa nouvelle famille, Pierre Lefort rentrant chez lui au sortir de ses leçons fut très surpris de trouver sur le pas de la porte la femme de chambre qui lui dit :

— Veuillez monter doucement, monsieur, elle dort depuis un instant.

— Elle dort ! et qui donc ?

— La petite.

— La petite ! Quelle petite ?

— La petite nièce des voisins ; une voiture l'a renversée, il n'y a personne chez eux, on l'a apportée ici ; elle est dans le lit de monsieur. Le médecin va venir.

Dans toutes les circonstances graves, le professeur commençait par sortir de sa poche le foulard orange dont le lecteur a déjà fait connaissance au début de ce récit et à s'en essuyer un crâne dénudé par les fortes études. Lorsque David Copperfield fugitif vint se réfugier chez sa tante, la bonne dame ne sachant que faire demanda à M. Dick de lui donner un conseil ; celui-ci propose en premier lieu un bain, ce qui permettra d'aviser. De même, un homme de grand sens, dont la vie était semée d'imprévus, avait coutume de dire lorsqu'une décision grave à prendre immédiatement surgissait devant lui : D'abord allumons un « grandson ». Ceci est fort sage ; quoiqu'on en dise le premier mouvement n'est pas toujours le meilleur, et deux petites minutes de réflexion favorisée par un acte qui sert de dérivatif à l'émotion, peuvent empêcher bien des sottises.

Donc, Pierre Lefort à l'ouïe de la fantastique nouvelle que lui donnait la bonne essuya plusieurs fois sa docte calvitie, et vraiment il y avait de quoi ! Un enfant chez lui dans son propre lit ! c'était là une prémissé à laquelle vingt ans de philosophie ne l'avaient point préparé et dont pour l'heure son cerveau, cependant si fort en déductions logiques, était absolument hors d'état de tirer la moindre conclusion raisonnable. Rêve-t-il ou est-il éveillé ? A-t-il bien entendu ou est-il le jouet d'une fallacieuse hallucination ? Mais non, c'est bien la réalité ; Suzette est là qui répète que la petite avait perdu connaissance, que madame est près d'elle ; d'ailleurs voici des gouttes de sang sur le palier ; elle a une grosse blessure à la tête...

Le professeur, son foulard à la main, monte l'escalier sur la pointe du pied et ouvre avec précaution la porte de la chambre à coucher ; sa femme assise près du lit, un doigt sur la bouche, lui fait signe de garder le silence.

L'enfant tout habillée est étendue sur le lit les yeux fermés ; de temps en temps un léger gémissement sort de sa bouche entr'ouverte ; elle est très pâle, et de ses cheveux noirs s'échappe près du front un filet de sang que madame Lefort étanche doucement au moyen d'une éponge humide ; le corps paraît intact, mais la jambe gauche a perdu sa forme ordinaire. Le professeur regarde sans rien dire et sans oser remuer. Au bout d'un instant l'enfant se réveille.

— Maman...

Hélas ! maman n'est pas là ; elle promène autour d'elle ses grands yeux étonnés et se met à pleurer doucement, puis veut s'asseoir, mais jette un cri perçant en portant ses mains à sa jambe.